

Le temple de La Sagne

Autor(en): **Perregaux, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **49 (1954)**

Heft 2-3-fr

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-173504>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



L'édifice s'élève sur une éminence, un peu à l'écart du village, dans une altitude solitude.

Le temple de La Sagne

Au début du XVI^e siècle, les terres qui couvrent actuellement le canton de Neuchâtel appartenaient essentiellement aux deux seigneurs de Neuchâtel et de Valangin. L'autorité de ce dernier s'exerçait sur les trois mairies de Valangin, du Locle et de La Sagne. La Sagne, située à l'altitude de mille mètres, venait de se constituer en paroisse autonome, en se séparant de celle du Locle (1499).

Un document du milieu du XIV^e siècle nous apprend que ce village possédait à cette époque déjà une chapelle Sainte-Catherine, et l'étude architecturale du temple actuel nous permet de nous représenter cette chapelle dominée par une tour de caractère à la fois militaire et religieux.

Le seigneur Claude d'Arberg-Valangin († 1518) eut le privilège d'assister à un essor exceptionnel de ses domaines et il eut la sagesse de favoriser ces progrès qui furent à la fois ethniques, sociaux et économiques. Il l'a fait, entre autres, en patronnant la construction ou la réfection de lieux de culte.

La Réforme fut instituée dans ce haut Jura vers 1536.

Les habitants de ces montagnes, nouveaux venus dans ces régions boisées et austères, ne comptaient guère des artisans tailleurs de pierre et constructeurs, tandis que le pays voisin, au delà du Doubs, était au bénéfice des talents architecturaux



L'église de La Sagne avant sa restauration.

de la France. Ces habiles maçons vinrent volontiers exercer leur art dans notre pays; plusieurs nous sont connus et deux d'entre eux peuvent être considérés comme les constructeurs de temple de La Sagne: Claude Patton et Pierre Dard.

La mairie de La Sagne devenait de plus en plus populeuse et sa chapelle Sainte-Catherine ne convenait plus: elle était trop petite et peut-être même menaçait-elle ruine. Claude d'Arberg la fit donc détruire, non sans conserver sa haute et forte tour romane; et il fit édifier au pied de cette même tour, l'église gothique qui subsiste encore. Elle porte les marques de l'influence bourguignonne et, d'un seul et même style dans toutes ses parties, elle reste un des monuments précieux et admirés de notre Jura.

Au cours des quatre siècles de son existence, elle fut l'objet de la sollicitude de « l'honorable communauté de La Sagne »; elle fut sauvegardée, certes, mais aussi dotée d'éléments que le goût moderne juge étrangers et maladroits.

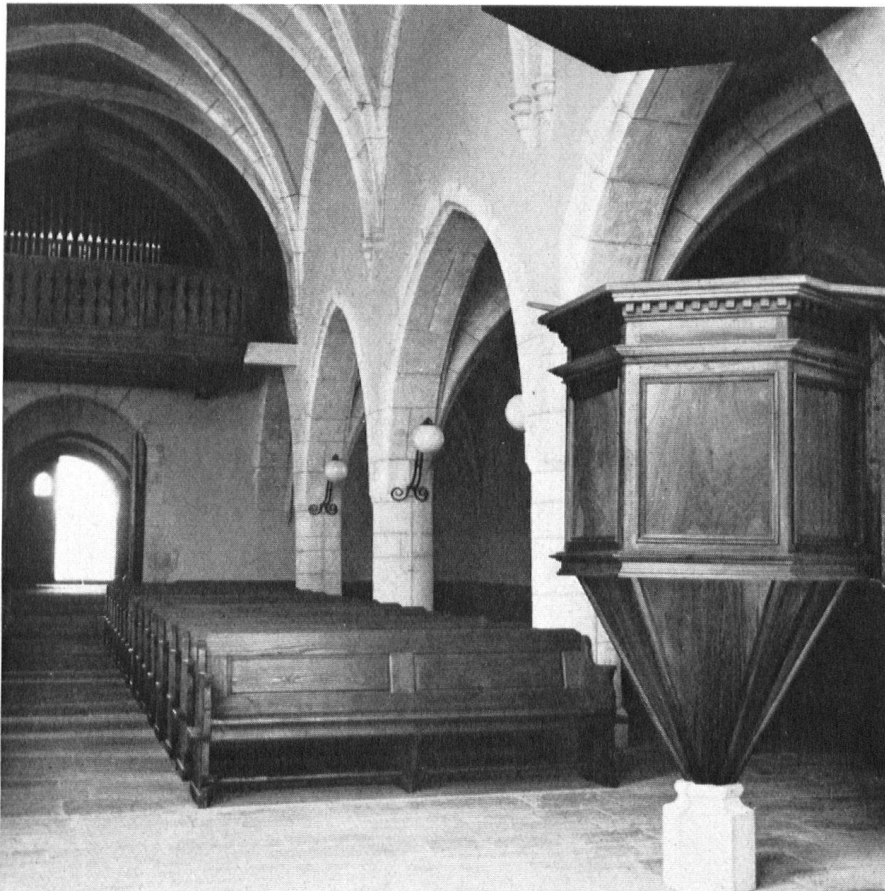
Après de nombreuses années d'efforts financiers, la paroisse et la commune ont procédé, de 1952 à 1953, à sa restauration complète. La Confédération et le canton ont épaulé cette entreprise par de fortes subventions. Des amis du village sont aussi venus nombreux à l'aide des vaillants initiateurs, et l'intérêt que le Heimatschutz a voué à ce sanctuaire par ses associations fédérale et cantonale, fut aussi d'un précieux secours. Grâce à cette collaboration étendue, le temple de La Sagne, entièrement rénové selon les exigences architecturales et esthétiques, est devenu

L'intérieur du temple offrait le spectacle d'un pénible encombrement.



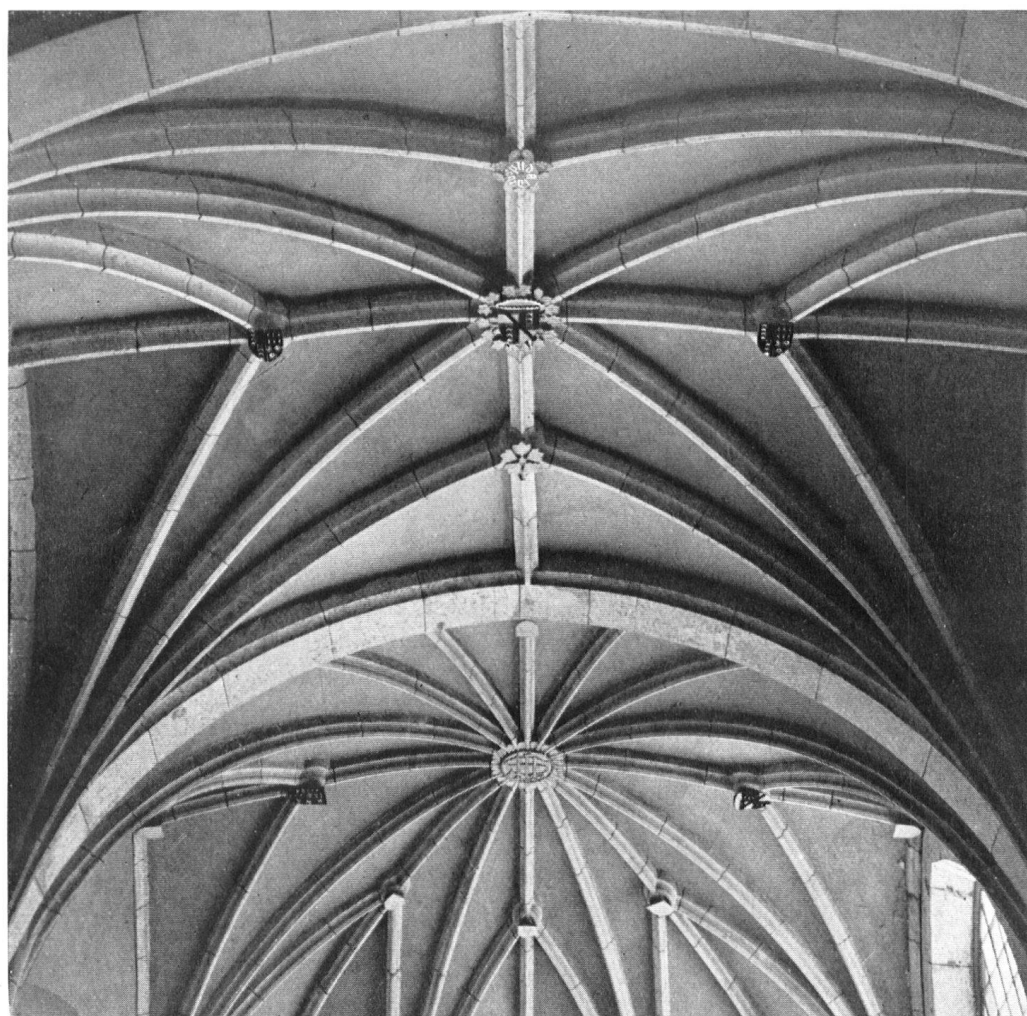


Débarrassée de tous ses attributs de la fin du siècle dernier, la maison de Dieu a retrouvé sa sérénité et sa majestueuse pureté de lignes.





Les travaux de restauration, on le voit ici, n'ont pas été que de surface!



Les arcatures de la nef et du chœur, avec le monogramme du Christ et les armes de Challant-Valangin.

un petit chef-d'œuvre¹. De loin à la ronde les visiteurs viennent nombreux admirer ce sanctuaire de pierre blanche aux larges arcades et aux voûtes gothiques spacieuses et claires.

Il s'agit du style gothique de la dernière période, soit du gothique flamboyant; la transition vers le style de la Renaissance est manifeste. Un premier témoin de cet art est l'arc en accolade surmontant la porte à l'intérieur de la tour. Il est orné de sculptures qui, mutilées, laissent pourtant apparaître des animaux. L'artiste, se conformant encore à la coutume du moyen âge, a représenté à l'entrée de l'église la Création. Le fidèle reçoit en entrant l'enseignement de l'Ancien Testament.

A l'intérieur, le temple mesure vingt-deux mètres dans sa longueur totale, treize dans sa largeur. La nef centrale s'élève à huit mètres, les deux bas-côtés à quatre mètres cinquante. Les six colonnes ont encore la forme du gothique flamboyant: les nervures des voûtes et des arcades ne subsistent pas le long des piliers qui sont donc parfaitement cylindriques et qui, de plus, ne portent pas de chapiteau.

Après les trois travées de la nef en simples croisées d'ogives (arcs diagonaux), la travée centrale du transept est consolidée par un faisceau de nervures dont le dessin est aussi typiquement flamboyant: l'architecte complète les quatre nervures des arcs diagonaux par quatre liernes. Ces liernes aboutissent à leur tour aux tiercerons et aux contreliernes.

Dans le chœur octogonal, la disposition observée au transept est doublée de sorte que seize nervures se concentrent sur la clé de voûte. Ce transept et ce chœur richement ornés complètent l'harmonie générale de l'édifice. La majesté du dessin inspire le recueillement et impose le respect.

Ce temple n'échappe pas à la règle du style gothique qui veut que les clés de voûtes des croisées d'ogives soient ornées chacune d'un motif particulier. Cette variété permet de multiplier les symboles, les mémoriaux et les millésimes. Malheureusement les spécialistes n'ont pas encore pu identifier, malgré leurs recherches, tous ces ornements. Les uns seraient des armoiries de familles: Delachaux, Perret, Valangin. D'autres auraient une signification religieuse, évoquant la Trinité, la Vierge Marie, une dignité ecclésiastique. Deux d'entre eux pourraient nous donner la signature des architectes Patton et Dard. Par contre, au transept et au chœur, les armoiries aux vives couleurs des seigneurs constructeurs nous posent des problèmes moins aigus; nous avons indiqué plus haut le nom de Claude d'Arberg; l'édification de cette église, entreprise sous sa domination, fut poursuivie et terminée après son décès par sa veuve, Guillemette de Vergy, et par son petit-fils et successeur René de Challant († 1565). Il est probable que ces armoiries sont celles de ces deux derniers personnages.

Les dates que nous lisons sur deux clés de voûtes sont significatives: 1521 dans le bras sud du transept et 1526 au centre de la voûte en étoile du chœur. Nous considérons cette dernière date comme celle de la fin des travaux de construction (on est parti de la tour pour aboutir au chœur); elle est sculptée en marge d'un magnifique monogramme du Christ I. H. S., trois lettres entrelacées, les trois premières lettres des mots latins: Jesus Hominum Salvator (Jésus Sauveur des hommes). C'est bien là le sens de l'ensemble de ce sanctuaire; plusieurs détails sculptés le signalent encore. Le principe de l'architecture gothique est de symboliser de diverses manières les leçons de la Bible. A l'entrée de l'église, nous l'avons vu, la pierre évoque l'Ancien Testament; en revanche, dans le chœur, elle proclame le Salut en Christ du Nouveau Testament.

¹ L'on doit à l'auteur de cet article, M. le Pasteur Perregaux qui fut l'animateur des travaux, deux études publiées dans le *Musée Neuchâtelois* de 1953 et un excellent ouvrage *Le temple de La Sagne* (110 pages, 48 illustr.) édit de La Baconnière 1954.

Les niches aménagées dans les bras du transept et dans le chœur avaient une destination précise. L'enfeu aurait dû abriter une statue couchée (un gisant); le prêtre déposait les ustensiles liturgiques dans les trois crédences; il évacuait par la piscine les eaux bénites usagées; il enfermait dans le tabernacle la réserve des hosties consacrées. Les fonts baptismaux octogonaux, en pierre, constituent encore un bel ornement de ce chœur. La chaire, en bois, date probablement du dix-septième siècle. La table de cène, en bois et neuve, ainsi que les deux chaises des époux, neuves elles aussi, complètent d'une heureuse façon ce mobilier liturgique.

Il est intéressant de noter que la nef n'a pas de fenêtre. Cette particularité est exigée par la forme du toit, surprenante pour un bâtiment gothique: un seul pan couvre nef et bas-côté. La neige, abondante dans cette vallée, impose une toiture simple et solide.

Les cloches de la tour datent de 1512, 1837 et 1900.

A l'extérieur, des pierres tombales rappellent le souvenir de personnalités qui ont marqué leur époque au XVIIIe et au XIXe siècles: un justicier à la droiture inflexible, un banquier généreux et sa sœur, un pasteur érudit et un capitaine victime de son loyalisme.

Le temple de La Sagne est un monument de foi, mais aussi un mémorial de la vie de quatre siècles du village. Sa beauté intérieure est d'une noblesse impressionnante, son aspect extérieur pittoresque orne la vallée monotone.

On ne pouvait négliger une œuvre architecturale de cette valeur et l'intervention du Heimatschutz lors de cette dernière restauration honore cette institution et lui vaut un titre de plus de reconnaissance.

Henri Perregaux.

Un site menacé: La plaine d'Areuse

A une bonne lieue de Neuchâtel, entre Colombier et Boudry, se trouve un site d'une allure et de dimensions peu communes dans le paysage jurassien. C'est une plaine majestueuse en bordure du lac, dont la sépare un rideau d'arbres aux harmonieuses frondaisons. Si l'on fait abstraction des grèves, sa surface est de cent quatre-vingt-dix hectares, sa longueur de deux kilomètres et sa largeur d'un kilomètre. Ici et là, des boqueteaux, des rus, un chemin bordé d'arbres fruitiers, rompent la monotonie des prés; et des peupliers, à la fois paratonnerres et coupevent, lui donnent son style.

Elle se limite à l'est par les fameuses Allées de Colombier, legs arborescent du prince de Longueville, et la propriété du Bied, dont l'histoire est étroitement liée — comme celle de toute la région — au souvenir d'une industrie jadis florissante et de réputation européenne: les indiennes neuchâteloises. La première manufacture de toiles peintes du pays fut en effet construite en 1734, par le sieur Jean-Jacques de Luze, au lieu dit le *Bied* ou *Vieille Eau*: atelier, magasin, bâtiment de fabrique avec cuisine des couleurs et teinturerie, étendage, moulin à foulon enjambant le bief. Inutile de dire qu'à cette époque on bâtissait, fût-ce à des fins commerciales, dans un style approprié au visage du pays, et que les lieux supportaient sans douleur les toits aux larges pans inclinés de ces « fabriques ». Un autre Jean-Jacques: Rousseau, fut l'hôte fidèle et charmé des de Luze dans la maison de maître attenante, aux fronton triangulaire et contrevents chevrons, qui existe encore et appartient au peintre et architecte de Bosset. Avant de disparaître, ensuite du déclin de cette industrie, le *séchoir* du Bied servit encore de lazaret aux Autrichiens vainqueurs de Napoléon, décimés par une épidémie de choléra. Une parcelle porte encore le nom de « champ des Autrichiens ».